NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.
Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

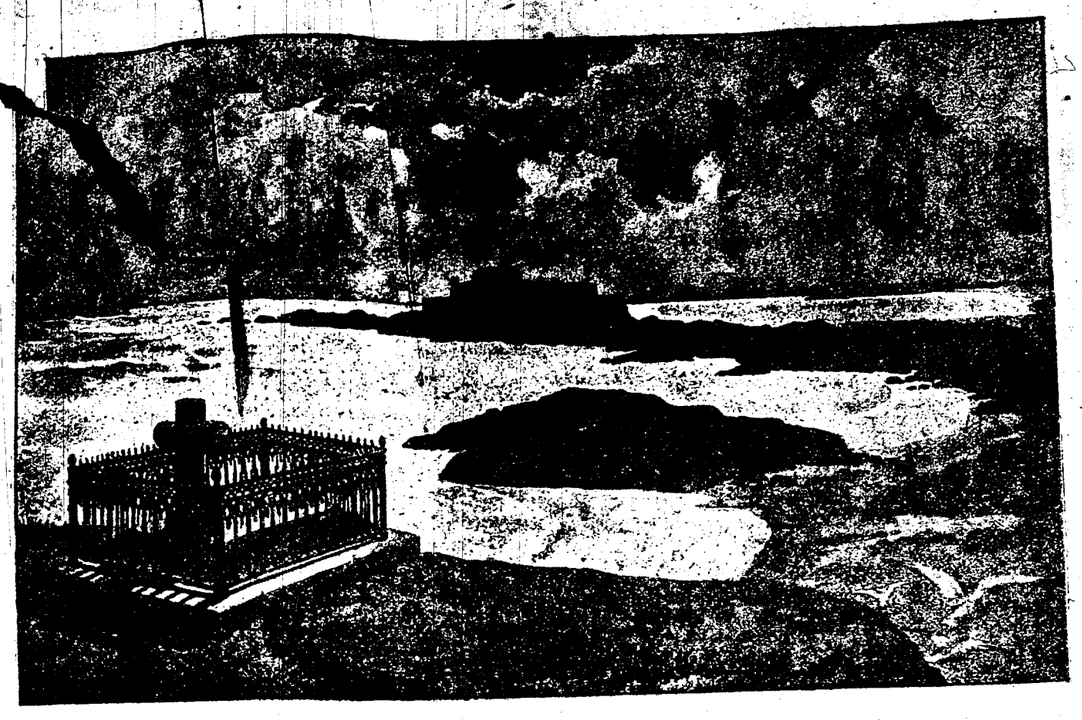
Entered at the Post Office at New Orleans, La. as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

L'ABEILLE.

L'ABEILLE entre aujourd'hui dans sa soixante-et-onzième année d'existence ; c'est un âge, que l'on atteint rarement dans le journalisme, elle a vu se produire bien des événements, qui ont causé de profonds changements autour d'elle. Elle a vu passer sur la ville, et sur la presse des tourmentes qui ont déraciné les plus solides institutions et occasionné bien des chutes de feuilles.

Elle marche droit dans le chemin qu'elle s'est tracé dès le début, sans jamais broncher ou dévier ; elle poursuit sa tâche avec autant d'honnêteté que de persévérance et, cherchant constamment à se rendre plus digne de la confiance publique, elle compte sur le ferme appui de ceux qui lui sont restés fidèles depuis tant d'années, et qui lui ont, de tout temps, prodigué des témoignages de leur estime et de leur sympathie.



LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND ET LE FORT ROYAL

SOUVENIRS

—SUR—

CHATEAUBRIAND.

C'est un modeste comparse qui va nous introduire dans l'intimité des derniers jours de Chateaubriand.

Le 1er janvier 1840, l'ancien perruquier du duc de Brunswick, Adolphe Pâques, était en pourparlers pour l'achat du fonds de M. Erard, coiffeur, rue de Grenelle-Saint-Germain.

—Nommez-moi vos clients, lui dit-il.

Erard cita les noms de deux ou trois comtes et d'autant de marquis, puis, solennellement, il ajouta, en homme qui sent la valeur de l'«article»:

—M. le vicomte de Chateaubriand!

Pâques l'arrêta court.

—Je vous l'achète!... fit-il.

—Mon fonds ?....

—Non, monsieur le vicomte ; et je vous le paie ce que vous voudrez.

On fit prix à «trente francs» que Pâques ne devait payer qu'au bout d'un mois, après avoir été définitivement agréé par l'illustre client. L'affaire était bonne; Chateaubriand donnant trente francs par mois à son coiffeur, dix francs d'étrennes et dix francs au jour de sa fête; moyennant quoi il était explicitement stipulé que Pâques ne pouvait se faire remplacer qu'en cas d'empêchement absolu.

Son admission à l'hôtel de la rue du Bac causa une telle, émotion au coiffeur, que, ce jour-là, il résolut d'écrire ses mémoires. Et il se tint parole: si vous rencontrez dans quelque boîte de bouquiniste, ce petit livre inconnu, ne le laissez pas échapper; il est d'une insigne rareté et—ce qui vaut mieux—il est amusant. C'est un chapitre de la vie intime de Chateaubriand, conté par le plus naïf et le plus passionné de ses admirateurs.

M. Pâques trouva l'auteur de «René» dans un grand salon qui lui servait de cabinet de travail.—«M. le vicomte était de petite taille, chétif; son front haut, très développé, révélait le génie. Comme sont en général les gens maigres et nerveux, il était d'une sensibilité extrême; un rien le faisait pleurer; j'ai été souvent témoin de ses accès de sensibilité; le cioffeur étant de la maison, il ne cherchait nullement à dissimuler ses impressions en ma présence.

« Le personnel de sa maison se composait d'un cuisinier, d'un valet de chambre et de la femme de ce dernier qui servait de lingère; il avait une voiture et louait deux chevaux au mois. Je vois encore M. le vicomte assis dans un grand fauteuil, ayant à sa gauche la cheminée où pétillait un feu clair en toute saison, car il était très frileux. A sa droite se trouvait une table chargée de papiers, de livres, de journaux... tout cela pêle-mêle et dans un admirable désordre. J'étais autorisé à prendre, dans le tas, les journaux qui me convenaient; chaque jour j'en emportais trois ou quatre, pour la plus grande satisfaction des clients de ma boutique. La bouilloire, contenant l'eau qui devait servir pour la barbe, clapotait devant l'âtre. Je rasais sur place. J'ai déjà parlé de la simplicité des goûts du grand écrivain ; la redingote qui lui servait de robe de chambre était minable ; ses revers indiquaient surabondamment à ceux qui l'ignoraient que le premier déjeuner du porteur était le chocolat...»

Chateaubriand dictait alors les derniers volumes des « Mémoires d'outre- tombe », commencés en 1811, à la «Vallée aux loups». Il mettait parfois un intervalle d'un quart d'heure entre deux phrases. Le secrétaire se reposait ou traçait des dessins sur une feuille de papier. D'autres fois; le vieil écrivain relevait du geste le rasoir de M. Pâques, et c'était la besogne de celui-ci qui se trouvait interrompue. Aussi, certaines séances—coiffeur et secrétaire réunis—duraient-elles une heure ou deux. Souvent, Mme de Chateaubriand était là avec une petite perruche qu'elle affectionnait. Cette perruche criait à l'approche du coiffeur; une fois elle sauta sur lui; il s'en débarrassa en lui savonnant le bec; de là, grande racune; elle se pendait à son habit: « cela faisait sourire M. le vicomte».

Pendant douze ans, le coiffeur ne manqua pas un peu jour de venir à l'heure dite chez l'écrivain; aussi l'habitude engendra-t-elle l'intimité. Chateaubriand se sentait aimé; il pensait tout haut devant M. Pâques. M. Pâques, de son côté, jouissait de son client. Il était heureux de le servir, fier de recueillir ses moindres paroles. Il détachait avec soin du démêloir les cheveux du grand homme, et il les conservait pieusement.

— Donnez-moi quelque chose, monsieur le vicomte, lui dit-il un jour.

—Volontiers, que désirez-vous ?

—Monsieur, mon rêve serait de posséder cette canne.

Il s'agissait d'un vieux jonc sur lequel Chateaubriand s'était appuyé autrefois pour gravir les pentes du Sinaï. Le jonc était tordu, usé, éraillé ; il ne servait plus qu'au valet de chambre pour battre le lit; mais c'était un souvenir, et quel souvenir!

—Soit, dit Chateaubriand, et je vous donerai autre chose enncore; une attestation écrite que c'est bien mon jonc de Sinaï.

Chateaubriand était malade ce jour-là. Il remit au lendemain pour écrire le certificat d'autenticité de sa canne. Le lendemain il s'alita et ne se releva plus. Pâques fut témoin de ses derniers moments. Il y eut à l'instant suprême une scène déchirante : Mme Récamier se précipita sur le corps de l'homme illustre qui venait de mourir et d'une voix que brisait la douleur elle l'appela plusieurs fois par son nom... Elle pria Pâques de couper pour elle une boucle des cheveux du défunt; il en prit plusieurs qu'il distribua aux amis de la dernière heure agenouillés dans la chambre. Ampère et Béranger étaient du nombre; ainsi que l'abbé Deguerry, depuis curé de la Madeleine et martyr de la guerre civile.

Ce soir-là, Pâques rentra chez lui en sanglotant pour y serrer, comme un trésor, les ustensiles de barbe de son grand homme; rien ne fut oublié, ni la vieille sébile en bois, ni le pinceau, ni le savon à demi usé. Le lendemain, il revint encore. Le corps de Chateaubriand était étendu sur son petit lit blanc, bien simple, dont quatre montants en fer soutenaient le baldaquin, vêtu d'un surplis blanc, les mains couvertes de gants blancs et la tête coiffée. Quatre cierges brûlaient dans la chambre : un voile noir couvrait la table de travail; les papiers et les livres, dont elle était encore chargée la veille, avaient disparu. A leur place s'étalaient la plaque de l'ordre du Saint-Esprit, toutes les croix et tous les rubans dont l'auteur d'«Atala» avait été honoré. Le service religieux eut lieu à l'église des Missions Etrangères : Pâques y prit place au milieu des amis les plus intimes; après l'absoute, il reçut le goupillon, pour jeter l'eau bénite, de la main d'Alexandre Dumas, et «le passa, à son tour, à Béranger, qui le suivait en pleurant...

——

Quinze jours plus tard, le 17 juillet 1848, la dépouille de Chateaubriand, accompagnée des membres de la famille de Chateaubriand et du curé des Missions Etrangères, arrivait à Dol de Bretagne, où une députation de la municipalité de Saint-Malo vint la recevoir; une garde d'honneur veilla pendant la nuit près du corps. Le 18 au matin, par un ciel sans nuage, le cortège prit la route de Saint-Malo. Tous les habitants de la ville étaient massés sur le Sillon et accompagnèrent les restes de l'illustre Breton jusqu'à la cathédrale. Pendant vingt-quatre heures, une foule immense défila respectueusement devant le catafalque. L'absoute fut donnée, le 19, à dix heures et demie du matin et la messe dite par le curé de Combourg; puis le cercueil fut porté processionnellement dans les rues de la ville; le canon tonnait, les musiques jouaient la mélodie adaptée à la populaire romance:

Combien j'ai douce souvenance
De ce lieu de ma naissance....

tandis que le convoi passait devant ces maisons de la place du château où Chateaubriand avait vu le jour et où il avait vécu ses premières années. On gagna la plage par la porte Saint-Vincent et la chaussée du Sillon. Des oriflammes de deuil indiquaient, comme autant de jalons sur le roc et à travers les ruines du vieux fort, la route aboutissant au sépulcre. Une multitude innombrable se pressait dans les rues, aux fenêtres, jusque sur les toits, sur les remparts, dans les grèves et sur les rochers qui les bordent.

Le cortège s'engagea sous les remparts Saint-Thomas par la grève du rocher Malo, sur un chemin improvisé par les soins de l'administration municipale, et parvint à l'île du Grand-Bey. A deux heures dix minutes, le cercueil, descendu le long d'un plan incliné, par une brèche pratiqué dans le parapet du vieux fort, fut doucement déposé dans la tombe qui l'attendait depuis douze ans.

« Quand, vers le soir, notait un témoin de la cérémonie, la mer eut repris possession de ces grèves, laissées libre un instant à la piété des hommes, quand l'île du tombeau reparut, de loin, dans sa beauté solitaire, entre la ceinture de ses vagues et le couronnement de ses étoiles, une brise mystérieuse souleva tout à coup ces mêmes flots qui saluèrent jadis par une tourmente de six semaines la naissance de Chateaubriand; l'ombre de René put reconnaitre les caresses de la rude et vieille maîtresse qui l'avait bercé, et jouir en paix de la solennité d'une tempête pendant sa première nuit de l'Océan.»

Deux sentiments chez les Anglais

Deux sentiments paraissent tout particulièrement chers aux cœurs des Anglais loyalistes: l'amour de la reine et le respect de la liberté individuelle. Mais on ne savait pas jusqu'ici lequel de ces sentiments était le plus sacré La question vient d'être trancrée par un tribunal britannique. Voici à quelle occasion:

On chantait un soir, pendant les fêtes du Jubilé, le « God save the queen» sur la scène d'un petit théâtre. Les spectateurs, enthousiasmés, se levèrent d'un commun accord, et, doublant les choristes, entonnèrent avec eux l'hymne national. Toutes les têtes, aux premiers accords, s'étaient, d'un même mouvement, respectueusement découvertes. Un seul des auditeurs ne crut pas devoir prendre part à cette manifestation de royalisme et resta cloué dans son fauteuil, sans daigner même soulever le bord de sa coiffure. Ce sans-gêne irrita au plus haut point un de ses voisins qui, d'un coup de poing solidement appliqué, fit rouler dans la poussière le haut-de-forme subversif. L'homme au chapeau défoncé, sortant alors de son calme, se précipita sur l'agresseur. Pendant quelques instants, les horions tombèrent drus comme grêle; enfin, la police intervint et l'on emmena tout le monde au poste. L'affaire vient de recevoir une solution: le juge anglais a déclaré que «rien n'obligeait l'homme au chapeau de soie de manifester un enthousiasme patriotique en désaccord avec son état d'âme momentané». En conséquence de quoi, l'agresseur fut condamné à une légère amende, et le principe de la liberté individuelle demeura sauvegardé.

La bombe du boulevard Magenta

M. Girard, directeur du Laboratoire municipal de Paris, a examiné les débris de l'engin qui a fait explosion dernièrement boulevard Magenta, après le départ du président de la République. On avait trouvé, nous l'avons dit dans nos dépêches au lendemain de l'incident, sur l'éventaire d'une marchande de fleurs un tuyau en fonte, des clous, des fragments de papier, etc.

Le tuyau de fonte avait 30 centimètres de longueur et 8 de diamètre; sa fabrication est grossière. L'épaisseur du métal, qui en certains points est de 2 millimètres seulement, atteignait ailleurs 8 et 10 millimètres; on suppose que ce tuyau a pu faire partie d'une conduite d'eau.

Des photographies en ont été faites et ont été montrées par les agents des brigades de recherches aux marchands de ferraille et de bric-à-brac. Une des extrémités du tuyau était déchirée par l'explosion et toute la surface interne était noircie de poudre.

La charge, en effet, était composée d'environ cent grammes de poudre de chasse. M. Girard en a retrouvé quelques grains intacts. Entre la poudre et les clous, de forts clous à sabots, dont la tête avait près d'un centimètre carré de surface, avaient été bourrés des fragments du journal la «Patrie» du 18 août, ainsi qu'un ou deux feuillets et la couverture jaune d'un livre dont le titre a été brûlé.

On n'a trouvé, par contre, aucune feuille portant les inscriptions manuscrites de: «Vive la Pologne! mort aux tyrans! etc...», qui rappellent les attentats de la Cascade de la place de la Concorde. Cependant, la contexture de l'engin, la poudre et les clous employés, tendent à démontrer que l'auteur de l'explosion n'est autre que le dangereux maniaque que la police recherche en vain depuis quelques mois.

M. Boucard, juge d'instruction a été chargé de l'enquête.

Le lendemain soir, le magistrat accompagné de M. Girard et du docteur Bordas, s'est rendu au nouveau boulevard Magenta, pour examiner les traces laissées par l'explosion. A l'aide d'une pince d'or, M. Girard a cherché à déterminer si l'engin avait contenu du fulminate de mercure: il n'en a trouvé aucune trace.

Le juge a entendu ensuite plusieurs témoins de l'explosion, mais rien jusqu'à présent ne l'a mis sur la trace du fou dangereux qu'on a baptisé sans raisons bien sérieuses «le Vieux Polonais».

Un récent soulèvement.

Le soulèvement de certaines populations indiennes, dont la fidélité paraissait inébranlable, a causé une si fâcheuse impression en Angleterre, que quelques journaux croient voir dans cette trahison des tribus musulmanes la conséquence des intrigues de la Turquie, désireuse de faire payer à l'Angleterre son attitude hostile dans la question arménienne et ses tergiversations dans le conflit gréco-crétois.

Il n'est pas probable que l'on en soit encore là, car la répercussion des idées est lente à se produire dans le monde mahométan. Mais si le mauvais vouloir de la Porte ottomane n'a pas eu l'occasion de se manifester, ce n'en est pas moins un facteur dont il faut tenir compte, car le comandeur des croyants est un pape bien autrement redoutable que celui de Rome. La religion de Mahomet est, en effet, plus politique et matérielle que dogmatique et spirituelle, et elle fait de la terre et du ciel le terrible amalgame qui a permis à ses sectateurs de prendre en moins d'un siècle une telle importance que peu s'en est fallu qu'ils n'étendissent leur supériorité sur l'Occident et ne plongeassent la civilisation européene dans l'abrutissement du fatalisme.

MOTS POUR RIRE.

Brichanteau raconte la mort d'une de ses camarades, survenue durant une tournée en province.

—Heureusement, ajoute-t-il, elle jouait Marguerite Gautier, de la « Dame aux Camélias...» de sorte qu'elle était habituée à mourir tous les soirs !

La logique de Calino:

—Je suis bien aise de m'appeler Calineau, car si je m'appelais Biderman ou Richter, on supposerait que je suis Allemand; or, comme je ne le suis pas, cela me serait désagréable.

Critérium infaillible:

—Ma chère enfant, tu crois que M. X... a l'intention de t'épouser mais qu'est-ce qui te le fait croire ..... T'a-t-il déclaré ses sentiments?

—Non: mieux que cela. Je sais qu'il s'est enquis très sérieusement de la situation de fortune de papa...

Bout de conversation:

—Avez-vous remarqué que, cette année, le docteur Z... envoie différemment tous ses clients à X-les-Bains?

—Probablement parce qu'il a l'intention d'y aller lui-même!

Chez l'éditeur.

Le jeune auteur.—Ne croyez-vous pas, monsieur, que tout homme a dans l'âme une certaine somme de poésie?...

L'éditeur.—Je veux bien...c'est possible!... Tout ce que je demande, c'est qu'il la garde!...

Une heure du matin, dans un quartier désert.

De mauvais drôles s'élancent sur un passant bien mis, avec l'intention manifeste de le dévaliser.

Le passant, pour les amadouer:

—Vous vous trompez, camarades, je ne suis pas un bourgeois... Je travaille, comme vous, pour gagner ma vie!

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

No 46 Commencé le 9 juillet 1897

Honneur de Femme

GRAND ROMAN INÉDIT.

PAR ROBERT SAINVILLE.

TROISIEME PARTIE.

Le bon et le mauvais ange.

II

L'OPERA DE CHARLES MOUREILLES.

(Suite.)

—Si nous marchions un peu ? interrompit brusquement Diane de Saint-Albin en se levant.

—Comme vous êtes pâle!.... Seriez-vous souffrante ?

—Non, non, mais je me sens un peu lasse, répondit-elle avec impatience, j'ai besoin de mouvement.

—Où voulez-vous que je vous conduise, mademoiselle ?

—Allons au buffet ; j'ai soif.

Cependant en cette foule enthousiaste quelqu'un était plus heureux encore que Charles et Mathilde.

C'était le prince Grégoire Peresco.

Cette fois-ci il avait la certitude d'avoir révélé un véritable artiste.

Des juges compétents, professeurs au Conservatoire, ou musiciens de l'Opéra, lui adressaient leurs félicitations et prédisaient tous à son protégé le plus glorieux avenir.

Mais, chose étrange, le prince d'ordinaire si expansif, ce soir-là était contenu, songeur, presque sérieux.

On eût dit que l'excès même de sa joie l'avait tout d'un coup assagi.

A peine la représentation terminée il se dirigea vers la loge où se trouvait Lucile.

Et là, il attendit quelques minutes à la porte, n'osant pas entrer.

Bientôt la jeune artiste parut ; elle avait dévêtu son costume, enlevé son fard.

Les cheveux massés sur sa nuque en un chignon d'or, habillée d'une simple robe en tulle mauve, elle ne ressemblait guère à l'actrice qui quelques minutes auparavant avait tenu sous sa puissance toute une salle électrisée.

—Mademoiselle, lui dit le prince, voulez-vous m'accorder une minute d'entretien ?

En même temps il lui offrit le bras.

Lucile le prit, non sans être étonnée de l'accent presque solennel de son interlocuteur.

Le prince Peresco la conduisit alors dans un petit salon, en ce moment désert.

Là il offrit un fauteuil à la jeune fille et s'assit à côté d'elle. Puis, d'une voix tremblante :

—Comment vous remercier, comment vous exprimer ma reconnaissance émue, mon ardente admiration pour la manière vraiment divine avec laquelle vous avez chanté ?

—De grâce, mon prince, s'écria Lucie en rougissant, épargnez-moi ces excessifs éloges. Je suis trop heureuse d'avoir su m'acquitter de ma tâche et.....

—Vous acquitter de votre tâche! Je vous dis que vous avez surpassé par le jeu et le chant toutes les célébrités artistiques de ma connaissance.

—Oh ! mon prince, si je ne savais quelle est votre indulgence je vous soupçonnerais de vouloir vous moquer de moi.

M. Peresco ne répliqua rien. Il demeura un moment silencieux. Puis, d'un ton grave :

—Il est sans doute oiseux, de vous demander si vous comptez aborder la carrière théâtrale ? Après l'éclatant succès de cette soirée, il est impossible que vous vous résigniez à cacher plus longtemps vos talents.

—Vous vous trompez, mon prince. J'ai pu, pour rendre service à mon cher frère, consentir à me produire en public pour une fois. Mais c'est une expérience que je ne renouvellerai pas.

—Est-il possible! et pourtant quelles glorieuses perspectives s'ouvriraient devant vous! Avec une voix comme la vôtre, vous deviendriez bientôt une célébrité européenne. Toutes les capitales se disputeraient l'honneur de vous avoir.

Lucile ne put s'empêcher de sourire en écoutant ces compliments dont l'exagération révoltait son bon sens.

—Vous avez juré, mon prince, de me tourner la tête et d'exciter ma vanité. Mais si même il était vrai que je possède le talent le plus transcendant, rien ne me ferait monter sur les planches.

—Vraiment ? Pourtant, quelle gloire, quelle fortune vous attendent !

—Je ne suis pas ambitieuse ; et quant à la richesse..mes goûts sont simples. J'aurai toujours quoi les satisfaire.

Elle fit une pause. Elle se disait que le prince avait sans doute le désir de lui demander de faire partie de sa troupe de musiciens. A tout prix il fallait lui ôter cet espoir.

Elle reprit, avec une fermeté pleine de douceur :

—Je sais combien vous aimez encourager le talent; mais ne cherchez pas à faire naître en moi des aspirations qui me sont étrangères. Je vous le répète, je ne suis pas faite pour devenir actrice.

A son grand étonnement le prince, au lieu d'insister, lui prit la main et la porta à ses lèvres.

—Ah ! mademoiselle, s'écria-t-il d'une voix frémissante, si vous saviez combien vous m'avez rendu heureux ! Je croyais que, pareille à tant d'autres, vous ne pourriez, après avoir goûté les premières voluptés du succès, vous en passer.

Eh bien, j'aime, c'est vous-même qui venez de le dire, à encourager le talent, appuyer de mes conseils et de mon expérience les jeunes artistes. Et pourtant....

Il s'arrêta de nouveau, comme un homme qui s'efforce de reprendre possession de soi-même.

Lucile ne put s'empêcher d'admirer la délicatesse avec laquelle il évitait de faire allusion aux secours matériels qui accompagnaient ses "conseils", et dont profitaient si largement les artistes "encouragés" par lui.

Mais la croisante émotion du prince la surprenait, et ce fut avec une certaine curiosité qu'elle attendit ce qu'il allait dire.

Enfin, et avec une exaltation contenue, il reprit :

—Oui, vous avez du talent, plus que du talent ! Vous avez la beauté qui subjugue, le charme de la sensibilité, les grâces de la séduction. Et pourtant, non, vous n'êtes pas faite pour vous donner en spectacle à la foule anonyme, souvent cruelle, toujours capricieuse. Les trésors dont la nature vous a si généreusement comblée, vous devez les garder pour un seul, pour celui qui aura le bonheur de vous mériter et de vous plaire.

De loin on entendait les confuses rumeurs de la foule, bruits de voix, éclats de rire, bruissements de robes.

Tout à coup la haute stature de Gaston de Lachesnaye se montra sur le seuil du petit salon.

Alors, baissant la voix :

—Mademoiselle, fit le prince, j'oubliais qu'il n'est pas d'usage de faire une offre de mariage directement à une jeune fille de votre monde. C'est donc à Mme de Lachesnaye, votre mère adoptive, que je demanderai de me servir d'interprète auprès de vous et de plaider ma cause.

Il se leva, s'inclina respectueusement et sortit, laissant la jeune fille plongée dans une véritable stupeur.

Que signifiait ce discours ! voulait la demander en mariage.

Lui, ce prince millionnaire, amoureux d'elle, la fille d'un ouvrier ?

Etait ce possible ! Non, non, elle avait du se tromper. Et pourtant....

Gaston de Lachesnaye s'était cependant approché d'elle, et avec gravité :

—Lucile, je cherchais Diane, je la croyais près de vous. Peut-être ai-je dérangé votre entretien ?

—Non, non, au contraire ! s'écria la jeune fille, qui s'était levée et avait pris le bras de Gaston.

Allons rejoindre Diane. Je pense qu'elle est au buffet.

Elle parlait avec volubilité, rougissait, paraissait confuse.

Gaston la regarda un moment en silence. Puis, tout en la conduisant hors du petit salon :

—Je suis votre frère, n'est pas vrai, Lucile ? demanda-t-il enfin.

—Oui, certes. Un frère et un ami, répliqua-t-elle.

—Eh bien, Lucile, comme tel j'ai droit à votre confiance.

Dites-moi, le prince vient de vous faire une déclaration d'amour, n'est-il pas vrai ?

—Vous vous trompez. Il ne m'a pas parlé d'amour.

—Pourquoi manquer de franchise envers moi ? D'ailleurs croyez-vous que je sois surprise de ce qui vous arrive ? Ah !